

TROISIÈME HOMÉLIE

Contre ceux qui avaient trouvé à redire à la longueur des préambules. – Qu'il est utile d'accepter les reproches. – Pourquoi le nom de Paul n'a-t-il point été changé aussitôt après sa conversion. – Que sa conversion n'a pas été une conversion forcée, et qu'elle a été de sa part pleinement volontaire. – De ces mots : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?»

1. Quelques-uns de nos amis nous ont reproché de nous trop étendre au commencement de nos discours. L'ont-ils fait à tort ou à raison ? Vous le saurez lorsque, après avoir entendu nos explications, il vous sera permis de remplir le rôle de juges, et de porter votre sentence. Avant de m'expliquer sur ce point, je commencerai par témoigner ma reconnaissance aux auteurs de ces reproches; car ils leur ont été inspirés, non par la malignité, mais par la sollicitude. Ce n'est pas seulement dans leurs louanges, c'est encore dans leurs réprimandes et leurs reproches, que je reconnais l'affection de mes véritables amis. Approuver invariablement en toute circonstance, que les choses aillent bien ou qu'elles aillent mal, ce n'est point de l'amitié, mais de la dérision et de la tromperie. Louer au contraire ce que l'on fait de bien, blâmer ce que l'on fait de mal, voilà le signe d'une amitié et d'une affection sincères. Du reste, que louer et approuver invariablement en toute circonstance soit de la séduction et non de l'amitié, ces paroles vous le montreront : «Mon peuple, ceux qui célèbrent votre bonheur vous trompent et vous dérobent le sentier où vos pieds doivent marcher.» (Is 3,12)

Si je me défie d'un ennemi, même lorsqu'il m'approuve, j'ai confiance dans un ami, même lorsqu'il me blâme. Celui-là, même par ses caresses, m'inspire de la répugnance; celui-ci aurait beau me blesser, qu'il n'en serait pas moins cher à mon cœur. Les caresses de l'un éveillent une multitude de soupçons, les coups de l'autre respirent une tendre sollicitude. De là cette sentence : «Les blessures que fait un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi.» (Pro 27,6) Que dites-vous là ? – Que les blessures sont préférables à des baisers; car je considère non ces choses en elles-mêmes, mais les dispositions des personnes de qui elles émanent.

Voulez-vous voir comment les coups d'un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi ? Judas baise le Seigneur; mais ce baiser exhale une odeur de trahison, sa bouche ne distille que du venin, sa langue n'est remplie que de perversité. Paul frappe un Corinthien qui s'était rendu coupable de fornication, et il le sauve. Et comment le frappe-t-il ? En le livrant à Satan. «Livrez cet homme, dit-il, à Satan pour qu'il soit châtié en sa chair.» Et pourquoi cela ? «Afin que son âme soit sauvée au jour du Seigneur Jésus.» (I Cor 5,5) Voici des blessures salutaires; voilà un baiser imprégné de trahison; voilà comment «les coups d'un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi.» Mais examinons cette vérité, non seulement à propos des hommes, mais à propos du démon et de Dieu. Nous avons en Dieu un ami, dans le démon un ennemi; en Dieu un sauveur et une providence, dans le démon un séducteur animé des plus hostiles sentiments. Nous avons reçu maintes fois les caresses du démon et les coups du Seigneur. Et quelles sont les caresses de l'un et les coups de l'autre ? «Vous serez comme des dieux,» a dit le démon. «Tu es terre, a dit le Seigneur, et tu retourneras dans la terre.» (Gen 3,5 et 19). Laquelle de ces paroles nous a été la plus avantageuse, celle-ci : «Vous serez comme des dieux;» ou bien celle-là : «Tu es terre, et tu retourneras dans la terre ?» Dieu nous menace de la mort, le démon nous promet l'immortalité; mais après nous avoir promis l'immortalité, ce dernier nous fait chasser du paradis, et Dieu, qui nous a menacé de la mort, nous introduit dans le ciel. Voyez-vous comment «les blessures que fait un ami sont plus salutaires que les baisers empressés d'un ennemi ?»

Aussi, avant de vous démontrer ce point, ai-je remercié ceux qui me désapprouvent. Qu'ils le fassent à tort ou à raison, de nous faire notre bien, et non de nous causer de la peine, tel est toujours le but qu'ils se proposent. Mais les ennemis, leurs reproches seraient-ils fondés, ils se proposent non de corriger, mais de faire du scandale. Les premiers, conséquemment, cherchent par leurs louanges à raviver notre zèle; les seconds, même quand ils nous louent, s'efforcent de nous ramer quelque préjudice. Du reste, quels que soient les motifs des reproches, il est extrêmement avantageux de pouvoir supporter ces reproches et ces accusations sans en être irrité. «Celui qui déteste les reproches, dit l'Écriture, est un insensé.» (Pro 12,1) Elle ne dit pas tels ou tels reproches, mais simplement des reproches. Si les reproches que vous adresse un ami sont justes, corrigez-vous du défaut signalé; s'ils ne le sont pas, louez néanmoins les sentiments qui l'inspirent, approuvez le but qu'il se propose, et reconnaissez le désintéressement de son amitié; car c'est son extrême affection pour vous qui lui a dicté ces reproches. Ne nous récrions

donc pas si l'on nous blâme. Il serait infiniment utile à notre vie qu'il fût reçu généralement, et de signaler les fautes d'autrui, et si l'on en commettait soi-même, d'accepter les reproches sans murmures. Ce que sont pour les blessures les remèdes, les reproches le sont pour les péchés. De même donc qu'il y a folie à repousser les remèdes, de même quiconque refuse d'accepter un reproche est un insensé. Et cependant bien des gens s'emparent et se laissent aller à ces pensées et à ces paroles : Quoi ! supporterai-je les reproches d'un tel, prudent et sensé comme je le suis ? Ignorez-vous que c'est là le signe de la plus profonde stupidité ? «J'ai vu, dit un écrivain sacré, un homme qui s'estimait sage, et il faut plus espérer de l'insensé que de lui.» (Pro 26,12) De là ce mot de Paul : «Ne vous regardez point comme sensé dans votre propre jugement.» (Rom 12,16) Quelle que soit votre prudence, quel que soit votre sens de l'honnête, vous êtes hommes pourtant et vous avez besoin de conseils. Dieu seul n'a besoin de rien, Dieu seul peut se passer de conseils. De lui seul il est écrit : «Qui a connu la pensée du Seigneur, et qui lui a donné des conseils ?» (Rom 11,34) Mais nous, hommes, quelque sagesse que nous ayons, nous donnons prise à une infinité de reproches, et la misère de notre nature se montre toujours à découvert. «Car toute chose ne peuvent pas être dans les hommes, est-il encore écrit.» (Ec 17,29) Pourquoi donc ? Parce que l'immortalité n'appartient point au fils de l'homme. Quoi de plus éclatant que le soleil ? Et cependant il a ses défaillances. Or, de même que cet astre si éclatant voit la splendeur de ses rayons obscurcie par les ténèbres envahissantes; de même, bien souvent, l'ignorance envahit notre esprit au moment où il brille et resplendit de son plus vif éclat, et le voile de ténèbres; en sorte que le sage n'aperçoit pas ce qu'il doit faire, tandis qu'une intelligence inférieure verra beaucoup plus loin. Cela arrive, afin que le sage ne s'enorgueillisse pas, et que l'ignorant n'estime pas son sort misérable.

Il est donc extrêmement avantageux de pouvoir supporter des reproches, il l'est également d'avoir le courage de les faire; c'est le signe d'une sérieuse affection. Si nous apercevons un homme dont le manteau est déchiré et de travers, ou qui porte mal toute autre partie de ses vêtements, nous l'avertissons et nous lui en faisons l'observation; et si nous voyons ses mœurs entachées de dissolution, nous ne proférons pas une seule parole; et si nous le voyons mener une vie ignominieuse, nous poursuivons notre chemin. Toutefois, pour ses vêtements, il ne suffit que du ridicule, tandis que pour l'âme il s'agit de dangers et de supplices. Quoi ! vous voyez votre frère mener la vie la plus négligente, aveuglé sur ce qu'il doit faire; et vous ne lui tendez pas la main, et vous ne le relevez pas de sa chute, et vous ne lui adressez pas vos observations et vos reproches, et vous attachez plus d'importance à ne pas lui être à charge et à ne pas l'importuner, qu'à lui procurer son salut ? Quelle sera votre excuse auprès de Dieu ? quelle sera votre défense ? Ne connaissez-vous point l'ordre que Dieu donnait aux Juifs de ne point abandonner les bêtes de somme de leurs ennemis, si elles étaient égarées, et de ne point passer outre si elles étaient tombées ? Ainsi, il est ordonné aux Juifs de n'être point indifférents envers les bêtes de somme de leurs ennemis; et les âmes de nos frères, entraînés tous les jours dans l'abîme, nous les considérons avec indifférence ? Ne serait-ce point une cruauté et une férocité véritables de ne pas avoir pour des hommes la sollicitude que les Juifs avaient pour des animaux ? Voilà ce qui bouleverse tout, voilà ce qui fait la honte de notre vie, que nous ne puissions pas supporter généreusement les reproches, et que nous refusions d'en adresser aux autres. Si nous sommes à charge à nos frères, quand nous leur parlons sur ce ton, c'est parce que les reproches qu'on nous adresse d'ailleurs, nous mettent hors de nous-mêmes. Certainement, si votre frère savait qu'en vous faisant quelque observation, il s'attirerait vos louanges, il répondrait lui aussi à vos observations de la même manière.

2. Vous montrerez-vous que, fussiez-vous doués de la plus haute intelligence, fussiez-vous d'une perfection rare, eussiez-vous atteint le faite même de la vertu, il vous faudrait encore quelqu'un pour vous adresser des conseils et des reproches ? Ecoutez cette histoire antique. Il n'y avait personne de comparable à Moïse, comme le dit l'Écriture : «C'était le plus doux de tous les hommes.» (Nom 12,3) De plus, il était l'ami de Dieu, et il n'était pas moins versé dans la sagesse profane que dans la science spirituelle. «Moïse, est-il encore écrit, avait été initié à toute la sagesse des Égyptiens.» Voyez-vous la perfection de ses connaissances ? «Il était puissant par la parole et par les œuvres.» (Ac 7,22) Voici encore un autre témoignage en sa faveur. Dieu, est-il dit, a conversé avec plusieurs autres prophètes, mais avec aucun comme avec Moïse. Avec les autres prophètes, il conversait par énigmes et par songes; avec Moïse, il conversait face à face. Quelle meilleure preuve de la vertu de Moïse désireriez-vous, puisque le Maître de toute chose s'entretenait avec lui, serviteur, comme avec un ami ? Il était donc instruit et de la sagesse sacrée et de la sagesse profane; il était puissant par la parole et par les œuvres; il imposait ses ordres aux créatures, étant l'ami du Maître des créatures; il fit sortir d'Égypte un peuple innombrable; il divisa les flots de la mer et les réunit de nouveau. Il fallait contempler cet étrange

prodige. Alors, pour la première fois, le soleil vit du haut des cieux la mer traversée, non à l'aide de vaisseaux, mais à pied sec; l'abîme sillonné non par les rames et les navires, mais par le sabot des chevaux. Or, cet homme si sage, cet homme puissant par la parole et par les œuvres, cet homme ami de Dieu, ce Moïse qui commandait aux créatures et qui accomplissait tant de prodiges, ne comprit pas une chose que la plupart des hommes aurait facilement comprise. Ce fut son beau-père, homme barbare et ignorant, qui s'en aperçut et qui le lui représenta, mais pour Moïse, il n'y pensa en aucune façon. De quoi donc s'agit-il ? Ecoutez, afin d'apprendre que tout homme a besoin de conseils, fût-il comparable à Moïse, et que des choses non aperçues d'un homme admirable et illustre, ne se dérobent point aux regards des petits et des ignorants.

Lorsque Moïse fut sorti de l'Egypte et arrivé dans le désert, il se trouva chargé d'un peuple composé de six cent mille hommes, et il dut résoudre les débats qui surgissaient entre eux. Ce spectacle frappa Jothor, son beau-père, homme sans instruction qui, ayant vécu dans le désert, était resté étranger à toute loi et à tout ce qui regarde le gouvernement des hommes. En outre, il professait l'idolâtrie, preuve la plus claire de son ignorance; car personne ne surpasse les Gentils en stupidité. Et pourtant ce barbare, cet impie, cet ignorant, voyant Moïse suivre une mauvaise voie, redressa cet homme si sage, si intelligent, cet ami de Dieu. «Pourquoi, lui demanda-t-il, ces gens-là se tiennent-ils debout devant toi ?» En ayant appris le motif, il repartit : «Tu as eu tort d'agir de la sorte.» (Ex 18,14-17) Le blâme se joint ici au conseil. Moïse ne fut point indigné de ce langage, il le supporta, lui l'homme sage, intelligent, ami de Dieu, et le chef d'un peuple si nombreux. Ce n'est pas cependant une chose indifférente que d'être repris par un barbare et par un simple particulier. Mais ni les miracles qu'il avait opérés, ni l'étendue de son pouvoir n'enorgueillissait le serviteur de Dieu; quoique repris en présence de ses sujets, il ne rougit pas davantage. Considérant que les grands prodiges dont il était l'auteur ne l'empêchaient pas d'avoir part aux défaillances si fréquentes de la nature humaine, il accepta avec douceur le conseil. Il y a souvent bien des hommes qui, pour paraître n'avoir pas besoin des lumières d'autrui, aiment mieux renoncer aux avantages qu'ils en retireraient que de se prêter aux avis qu'on leur donne, et de se corriger ainsi de leurs défauts. Ou plutôt, ils préfèrent l'ignorance à la science, ne comprenant pas que l'ignorance et non la science, est une faute; que le mal consiste non à s'instruire, mais à rester dans les ténèbres, non à être repris, mais à ne point se corriger de ses péchés. Il arrive, en effet, oui, il arrive qu'un homme faible et obscur découvrira un expédient infiniment utile, que ne découvrira pas un homme sage et remarquable. C'est ce que comprit Moïse. Aussi écouta-t-il avec la plus parfaite docilité le conseil que lui donnait son beau-père en ces termes : «Mettez un certain nombre d'hommes, les uns à la tête de mille, les autres de cent, les autres de cinquante, les autres de dix de leurs semblables, et ils vous soumettront les affaires importantes; pour les affaires sans importance, ils les jugeront eux-mêmes.» (Ex 18,21-22) Ces paroles ne firent éprouver à Moïse ni honte, ni confusion; il ne craignit pas d'être discrédité aux yeux de ses sujets; il ne se dit point en lui-même : Mon peuple va me mépriser si moi, son chef, j'apprends d'un autre ce qu'il me faut faire. Mais approuvant le conseil qui lui était donné, il le mit à exécution, également indifférent et aux jugements de ses contemporains, et au jugement de la postérité. Ennobli, en quelque sorte, par cette observation de son beau-père, il apprend et aux hommes de cette époque, et à ceux qui devaient paraître jusqu'à nous, et à ceux aussi qui viendront sur la terre entière jusqu'à l'avènement du Christ; il apprend, dis-je, par ses écrits, qu'il n'a pas pu trouver lui-même ce qu'il convenait de faire, et qu'il s'est soumis à la correction de son beau-père. Pour nous, au contraire, recevons-nous une correction ou un reproche en présence de quelqu'un, nous nous troublons, nous ne nous possédons plus, nous estimons tout perdu. Tel n'était point Moïse; la présence de milliers de personnes ne le fit pas rougir, ni la pensée de cette foule, ni celle des hommes qui devaient naître sur la terre entière jusqu'à ce jour. A chaque instant il annonce, par son livre, à tous ses semblables, que son beau-père a compris ce que lui-même n'avait pu comprendre.

Et pourquoi a-t-il agi de la sorte et a-t-il livré ce fait à l'histoire ? Pour nous persuader de n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes, fussions-nous les plus sages des hommes, et de ne pas dédaigner les conseils des autres, même des derniers de tous. Si l'on vous donne un bon conseil, vous viendrait-il d'un esclave, ne le repoussez pas. Mais si l'on vous donne un conseil mauvais, viendrait-il d'un personnage des plus importants, méprisez-le; car ce n'est point à la qualité des personnes qui nous conseillent, mais à la nature du conseil lui-même, qu'il faut avoir égard en toute circonstance. C'est ce qu'a fait Moïse, nous enseignant par là à ne point rougir des reproches, quand même on nous les adresserait en présence d'un peuple entier. C'est une action du plus grand mérite, une action digne des plus vives louanges et qui suppose la philosophie la plus élevée, que de supporter les reproches avec générosité, aussi accordons-nous aujourd'hui à Jothor moins de louanges et d'admiration à cause de la leçon qu'il fit à Moïse, que nous ne

sommes frappés, en voyant ce saint homme ne pas rougir de la réprimande qu'il subit en présence d'une foule si nombreuse, et livrer ce fait à l'histoire, montrant par tout cela sa parfaite sagesse et le profond mépris qu'il attachait à l'opinion de la multitude,

3. Mais voilà qu'en justifiant l'étendue du début de nos discours, nous en avons fait un plus long qu'à l'ordinaire. Toutefois; ce n'est pas sans motif ni sans cause; nous vous avons entretenu sur les choses les plus importantes et les plus nécessaires, à savoir, sur l'obligation de supporter avec courage les reproches, et de ne point balancer à reprendre et à corriger vos frères en défaut. Il nous faudrait encore justifier cette longueur qu'on nous reproche, et dire pourquoi nous nous étendons autant dès le commencement. Quelle en est donc la raison ? C'est à une foule nombreuse que nous nous adressons, à des hommes engagés dans le mariage, chargés des soins d'une maison, occupés tous les jours à des travaux absorbants et à des affaires temporelles. Et ce qu'il y a de fâcheux, ce n'est pas surtout qu'ils soient constamment occupés, mais que nous ne les recevions ici qu'une fois la semaine. Et comme nous voulons leur faciliter l'intelligence de nos enseignements, nous nous efforçons de leur exposer au commencement la doctrine la plus claire. Celui qui n'a pas autre chose à faire qu'à étudier les Ecritures, n'a pas besoin, sans doute, de début, de préparation semblable; dès qu'il entend l'orateur, il saisit le sens de ses paroles. Mais l'homme qui est plongé la plupart du temps dans des occupations séculières, et qui ne passe ici que des heures rares et courtes, si on le prive d'un préambule et d'une doctrine préparée exprès, si on ne lui rend pas, de toute manière, abordable l'accès du discours, il se retirera sans aucun profit.

A cette cause de la longueur de nos préambules s'en ajoute une qui n'a pas moins d'importance parmi ce grand nombre d'auditeurs : il y en a qui viennent fréquemment, et d'autres qui viennent rarement; d'où la nécessité de féliciter les présents et de blâmer les absents, afin que ces louanges rendent les uns encore plus zélés, et que ces reproches arrachent les autres à leur négligence. Les préambules sont encore indispensables pour une autre raison. Plus d'une fois le sujet traité exige beaucoup de temps. Il n'est point possible de l'épuiser en un seul jour; il nous faudra maintes fois deux, trois, quatre jours pour traiter complètement la question proposée. Par conséquent, il devient nécessaire de reprendre, le second jour, la doctrine au point où on l'a laissée le jour précédent. En montrant le lien qui unit la fin au commencement, on facilite aux auditeurs l'intelligence de la question, et le discours, dont la suite est mise en lumière, ne leur paraît pas ainsi trop obscur. Pour vous montrer qu'un discours dépourvu de préambule ne serait accessible à personne, je vais maintenant, par forme d'expérience, en entamer un semblable : «Jésus, regardant Simon, lui dit : Tu es Simon, fils de Jean; tu t'appelleras Céphas, ce qui signifie Pierre.» (Jn 1,42) Eh bien, comprenez-vous ce dont il s'agit ? Saisissez-vous la suite des idées et le but de ces paroles ? Non, parce que je les ai exposées sans préambule, imitant un homme qui conduirait sur le théâtre un personnage complètement voilé. Dépouillons-le donc de ses voiles, et donnons le préambule nécessaire. C'est Paul qui était dernièrement ici l'objet de notre discours; nous dissertons sur les noms, et nous cherchions pourquoi, à son nom de Saul, succéda plus tard celui de Paul. De là nous sommes passés à l'histoire de l'antiquité, et nous avons examiné tous les personnages à qui des surnoms avaient été donnés. Après quoi nous avons mentionné Simon, et les paroles que le Christ lui adressa : «Tu es Simon, fils de Jean; tu t'appelleras Céphas, ce qui signifie Pierre.» Voyez-vous comment ce qui, tout à l'heure, vous jetait dans l'embarras vous semble maintenant extrêmement simple ? De même qu'il faut à un corps une tête, à un arbre des racines, à un fleuve une source, de même il faut un préambule à un discours. Puis donc que nous vous avons introduits dans la voie, et que nous vous avons montré la suite des idées, abordons le commencement de l'histoire elle-même.

«Saul respirait encore les menaces et le carnage contre les disciples du Seigneur.» (Ac 9,1) Or, dans ses Epîtres, il a le nom de acheté un esclave, pour lui faire comprendre la domination qu'il exerce sur lui, il lui change le nom; voilà ce que fit alors l'Esprit saint. Il venait de faire de Paul son captif, et de lui imposer tout récemment sa souveraineté. En conséquence, il change son nom, lui enseignant de la sorte à qui désormais il devait obéir; car l'imposition des noms est un signe de souveraineté. Ce qui se passe parmi nous le prouve clairement; mais on le verra plus clairement encore par la conduite de Dieu envers Adam. Pour lui faire comprendre l'empire et la souveraineté qu'il lui accordait sur toute chose, il amena devant lui tous les animaux, «afin qu'il leur imposât un nom à son gré;» (Gen 2,19) preuve que l'imposition des noms est un attribut de la souveraine puissance. Si vous désiriez un exemple semblable pris parmi les hommes, et si vous vouliez vous convaincre de l'usage en vigueur chez bien des peuples de changer les noms des esclaves et des captifs, écoutez ce que fit le roi de Babylone : Comme il avait au nombre des captifs Ananias, Azarias et Misaël, il ne leur laissa point leurs noms originaires, et les appela Sidrach, Mizach et Abdénego.

Et pour quelle raison le saint Esprit, au lieu de changer sur-le-champ le nom de Paul, a-t-il attendu un temps considérable ? Parce que s'il eût changé de nom aussitôt après sa conversion, le changement de Paul et sa conversion à la foi n'auraient point eu l'éclat convenable. Ce qui se passe chez les esclaves qui, changeant de nom, dès qu'ils ont pris la fuite, deviennent, par cela même inconnus, serait arrivé à Paul. S'il eût changé de nom en même temps qu'il passait des rangs des Juifs dans les nôtres, personne n'aurait reconnu le persécuteur d'autrefois dans le prédicateur de l'Evangile. Or, la chose la plus importante consistait à savoir que ce même persécuteur était désormais un apôtre. Voilà ce qui fermait la bouche aux Juifs, de retrouver parmi leurs adversaires ce docteur qui, naguère, avait combattu pour leur cause. De crainte donc qu'un changement subit de nom n'obscurcisse la publicité de sa conversion, Dieu laisse à l'Apôtre encore longtemps son premier nom; et lorsque personne n'ignorera que c'est là l'ancien persécuteur de l'Eglise, lorsque le doute à ce sujet ne sera plus possible, alors il lui donnera un nom différent. Que cette raison soit la véritable, vous vous en convainquez par ces paroles : «J'étais allé en Syrie et en Cilicie, écrivait Paul, et mon visage était inconnu aux Eglises de Judée qui sont en Palestine.» (Gal 1,21-22) S'il était inconnu des églises de la Palestine où il vivait, à plus forte raison l'était-il des Eglises d'ailleurs. «Mon visage était inconnu,» dit-il; mais il n'en était pas ainsi de son nom. – Et comment ses traits étaient-ils inconnus ? – C'est que, parmi les fidèles, nul n'osait les regarder, lorsqu'il faisait la guerre contre eux, tant ses dispositions étaient sanguinaires, tant il éprouvait de fureur. Aussi, tous de se cacher, tous de prendre la fuite dès qu'il se présentait quelque part. Aucun n'osait le regarder en face, à cause de la félicité qu'il déployait contre les disciples du Christ. Seulement on avait entendu dire que le persécuteur d'autrefois annonçait maintenant partout l'Evangile, dont il avait naguère comploté la ruine. Paul, l'apôtre, étant ainsi inconnu de visage et n'étant connu que de réputation, si son nom eût été changé sur-le-champ, ceux mêmes qui en avaient entendu parler auraient ignoré que le persécuteur de la foi prêchait désormais l'Evangile. Comme ils avaient su son premier nom de Saul, si ce nom eût été changé immédiatement en celui de Paul, et qu'on leur eût annoncé : Paul prêche l'Evangile, Paul qui persécutait l'Eglise, ils ne l'auraient point reconnu, parce qu'il portait autrefois, au lieu du nom de Paul, celui de Saul. Si donc la Seigneur a laissé longtemps encore à l'Apôtre son premier nom, c'est pour le faire connaître de tous les fidèles, même de ceux qui ne l'avaient point vu, et qui habitaient des contrées éloignées.

4. Pourquoi le nom de l'Apôtre n'a point été changé sur-le-champ, nous l'avons suffisamment expliqué. Il nous faut maintenant revenir au point de départ de notre discours : «Saul respirant encore les menaces et le carnage contre les disciples du Seigneur,» (Ac 9,1) Que signifie ce mot encore ? Qu'avait-il donc fait auparavant pour que le mot encore soit employé ? car cette expression indique un homme qui s'est rendu précédemment coupable d'un grand nombre de crimes. Qu'avait donc fait l'Apôtre ? Mais plutôt quel mal, je vous le demande, n'avait-il point fait ! Il avait inondé Jérusalem de sang exterminé les fidèles, ravagé l'Eglise, persécuté les apôtres, mis Etienne à mort, il n'avait épargné ni les femmes ni les enfants. Ecoutez ce que dit son disciple : «Saul ravageait l'Eglise, pénétrant dans les maisons, en arrachant les hommes et les femmes.» (Ac 8,3) Il ne lui suffisait pas de la place publique; il allait jusqu'au sein des familles, «pénétrant dans les maisons,» est-il écrit. On n'ajoute pas : *Amenant, entraînant les hommes et les femmes*; mais : *En arrachant les hommes et les femmes*. On dirait qu'il est question d'une bête féroce : «En arrachant les hommes et les femmes.» Il ne se borne point aux hommes, les femmes éprouvent encore sa violence. Sans respect pour la nature, sans pitié pour le sexe, il était insensible au spectacle de la faiblesse. C'est qu'il agissait en cela par zèle, et non par ressentiment; voilà pourquoi les Juifs qui imitent sa conduite sont justement condamnables, tandis que les mêmes actions méritent chez Saul indulgence. Pour les Juifs, leur conduite prouvait évidemment qu'ils recherchaient uniquement l'honneur et la gloire que dispense la multitude. Tel n'était pas le but de Paul, le zèle de Dieu le possédait, mais un zèle qui n'était pas selon la science. Conséquemment, les premiers laissant les femmes ne s'en prenaient qu'aux hommes, estimant ce genre de lutte plus honorable pour eux; Paul, au contraire, emporté par son zèle, n'excepte personne.

Luc considérait toutes ces choses, et songeait à l'ardeur insatiable de l'Apôtre, lorsqu'il disait : «Saul ne respirait encore que menaces et que carnage contre les disciples du Seigneur ...» Le meurtre d'Etienne ne l'avait point rassasié, la persécution de l'Eglise n'avait point satisfait ses désirs : aussi marchait-il toujours en avant, et sa fureur ne connaissait point de bornes. Voilà le zèle. A peine de retour du meurtre d'Etienne, il poursuit les apôtres. Tel un loup sauvage, se précipitant sur un troupeau de brebis, après en avoir enlevé un agneau et l'avoir déchiré de sa gueule, puise dans cet acte de férocité une férocité nouvelle; tel Saul, se précipitant sur le chœur des apôtres, après en avoir arraché Etienne, cet agneau du Christ, et l'avoir mis en pièces, n'en

devient ensuite que plus féroce. De là ce mot : *encore*. Et pourtant quel homme le meurtre n'aurait point rassasié ? Qui n'eût point été touché de la mansuétude du lévite, des prières qu'il répandait, au milieu des pierres dont il était assailli, pour ceux qui l'en accablaient : «Seigneur, ne leur imputez point ce péché.» (Ac 7,59) Grâce à cette prière, le persécuteur devint évangéliste; car c'est après ce meurtre qu'il fut changé, Dieu ayant prêté l'oreille à la voix du martyr. Et certes la prière d'Etienne méritait bien d'être exaucée, tant à cause de la vertu future de Paul, que du sentiment exprimé en ces termes : «Seigneur, ne leur imputez point ce péché.» Qu'ils entendent, tous ceux qui ont des ennemis, tous ceux qui sont en butte à des outrages. Quelques maux que vous ayez soufferts, vous n'avez point encore été lapidé comme le fut Etienne. Et voyez ce qui arrive : Une source, celle d'Etienne, est fermée, et il s'en ouvre une autre qui donne naissance à des fleuves sans nombre. A peine la bouche d'Etienne est-elle condamnée au silence, que retentit aussitôt la trompette de Paul, C'est ainsi que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leurs espérances, et qu'il les comble de biens sur lesquels leurs ennemis n'ont pas de prise. Le soldat que les Juifs ravirent à la phalange des fidèles le cédait encore à celui que le Christ mit à la place.

«Saul encore ...» Ce mot : *encore*, renferme une autre signification. Saul était encore dans toute sa fureur, dans toute la férocité, dans tous les frémissements de la colère, dans toute sa soif de sang, lorsque le Christ gagna son cœur. Le Sauveur n'attend point, avant de l'attirer, que le mal se soit calmé, que l'accès soit évanoui. qu'à la férocité ait succédé la mansuétude. C'est au plus fort de la fureur qu'il le dompte, manifestant d'autant plus sa puissance qu'il vient à bout des transports les plus ardents, de la plus violente rage, et qu'il maîtrise en ce moment même le persécuteur. De même qu'un médecin excite surtout noble admiration, lorsqu'il parvient à calmer la fièvre au plus fort de ses ardeurs, à éteindre complètement le feu du mal dans sa plus grande violence; ainsi en arriva-t-il au sujet de Paul : Le feu qui le dévorait avait atteint sa plus grande violence lorsque, semblable à une rosée descendant des cieux, la voix du Seigneur le délivre sans retour de son mal. «Saul respirant encore les menaces' et le carnage contre les disciples du Seigneur ...» Il néglige la foule pour s'acharner contre les chefs. Tel qu'un bûcheron qui, voulant couper un arbre, laisse les rameaux et frappe la racine, tel Saul s'attaque aux disciples, pour trancher en quelque sorte la racine de la prédication; mais les disciples n'étaient point la racine de la prédication, c'était le Maître des disciples. C'est pourquoi il disait : «Je suis la vigne, et vous êtes les sarments.» (Jn 15,5) Impossible d'arracher cette racine. Aussi, plus on en retranche de rameaux, plus sont nombreux et vigoureux les rejetons qu'elle produit. Etienne en a été retranché; elle a produit Paul, et ceux à qui Paul communiqua le don de la foi.

Or il arriva, poursuit l'historien, qu'en approchant de Damas, il fut environné tout-à-coup d'une lumière venue du ciel; il fut renversé contre terre, et il entendit une voix qui lui disait : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» (Ac 9,3-4) Pourquoi la voix n'a-t-elle pas retenti la première, et pourquoi la lumière l'a-t-elle d'abord environné ? Pour qu'il prêtât à cette voix une oreille attentive. Une personne qui s'applique tout entière à une œuvre et qui est remplie de fureur, on aura beau l'appeler de plusieurs côtés, elle ne se retournera même pas, absorbée sans réserve par le dessein qui l'occupe. Afin qu'il n'en fût pas de même de Paul, et qu'enivré par sa folie précédente, il ne négligeât point la voix du ciel, qu'il aurait pu même ne pas entendre, son esprit ne songeant qu'à ses projets homicides, le Seigneur commence par éblouir et aveugler ses yeux; et, après avoir fait tomber sa colère, dissipé le trouble de son âme et l'établi dans son cœur un calme parfait, alors il fait entendre sa voix, parce que Saul, délivré de toutes ses pensées téméraires, peut désormais accorder à ses paroles une sérieuse attention. «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» Langage qui convient non à quelqu'un qui accuse, mais à quelqu'un qui se justifie. «Pourquoi me persécutes-tu ?» Quel tort, grand ou petit as-tu à me reprocher ? En quoi t'aurais-je fait du mal ? Serait-ce parce que j'ai ressuscité vos morts ? parce que j'ai purifié vos lépreux ? parce que j'ai mis en fuite les démons ? Mais il faudrait pour cela m'adorer, et non me persécuter. Pour bien vous convaincre que ces mots : *Pourquoi me persécutes-tu ?* conviennent de préférence à quelqu'un qui se justifie, écoutez comment le Père, en s'adressant aux Juifs, emploie la même tournure de langage. De même que le Sauveur dit : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» de même le Père disait aux Juifs : «Mon peuple, que t'ai-je fait ? quelle peine ai-je pu te causer ?» (Mi 6,3 – «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» Te voilà gisant sur le sol; te voilà enchaîné sans liens. On dirait d'un maître qui, ayant remis la main sur un esclave coupable de plusieurs tentatives de fuite et de bien d'autres crimes, lui dirait après l'avoir chargé lui-même de fers : Que veux-tu donc que je fasse maintenant de toi ? car ton sort est entre mes mains. De même le Christ s'étant emparé de Paul, l'ayant renversé contre terre, et le voyant saisi de crainte, tremblant et réduit à une complète impuissance, lui adresse ces mots : «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?» Qu'est devenue maintenant cette fureur ? que sont devenus cette

frénésie, ce zèle hors de saison ? à quoi te servent les liens et les perquisitions ? à quoi bon ton sauvage courroux ? Maintenant tu es là sans mouvement; tu ne saurais même voir celui que tu poursuis; et toi que l'on voyait naguère déployer partout l'activité la plus empressée, tu as besoin maintenant de quelqu'un qui te conduise par la main. Il lui tient encore ce langage : Pourquoi me persécutes-tu ? afin de lui apprendre qu'il avait bien voulu supporter sa conduite précédente; que sa patience n'était point de la faiblesse, ni son action présente de la cruauté, mais qu'il avait obéi, dans un cas, à sa miséricorde, et, dans l'autre, à sa bonté.

Et Paul, que répond-il ? «Qui êtes-vous, Seigneur ?» (Ac 9,5) Il reconnaît à cette patience les droits du Seigneur, il se convainc de sa puissance par la cécité dont il est frappé, enfin il confesse son autorité. «Qui êtes-vous, Seigneur ?» Voyez-vous sa reconnaissance ? voyez-vous la liberté qui règne dans son âme ? voyez-vous la droiture de sa conscience ? Sans résistance, sans opposition aucune, il reconnaît sur-le-champ le Seigneur. Il n'en est point de lui comme des Juifs qui, voyant les morts ressusciter, les aveugles recouvrer la vue, les lépreux purifiés, loin d'accourir vers l'auteur de tant de merveilles, le traitaient de séducteur et lui tendaient toute sorte de pièges. Non, il n'en fut point ainsi de Paul, il se convertit sur-le-champ. Que dit le Christ ? «Je suis Jésus que tu persécutes.» (Ac 9,5) Pourquoi ne dit-il pas : Je suis Jésus qui est ressuscité, je suis ce Jésus qui est assis à la droite de Dieu; mais simplement : «Je suis Jésus que tu persécutes ?» Pour frapper son esprit d'étonnement, pour pénétrer son âme de douleur. Ecoutez, en effet, Paul déplorer ses persécutions longtemps encore et après avoir acquis bien des mérites : «Je suis le dernier de tous les apôtres, disait-il, je ne suis même pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise.» (I Cor 15,9) S'il gémit de la sorte après tant d'années et tant d'œuvres héroïques, que ne dut-il point éprouver en ce moment où, n'ayant encore rien fait pour le Seigneur, à la voix de sa conscience qui lui reprochait cette persécution, se joignait la voix de Jésus ?

5. Ici quelques personnes s'élèvent contre nous. Pour vous, ne vous laissez pas, quand même le soir surviendrait. C'est de Paul que nous nous occupons uniquement; de Paul qui, durant trois années, consacrait le jour et la nuit à instruire ses disciples. Quelques personnes s'élèvent donc ici contre nous et nous disent : Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Paul se soit rendu ? Cette voix de Dieu n'est-elle pas en quelque façon un lien qu'il a jeté autour de son cou et au moyen duquel il l'a traîné jusqu'à lui ? Soutenez votre attention, car nous avons à répondre et aux Grecs et aux Juifs, qui estiment justifier leur propre incrédulité, en calomniant un Juste; ignorant qu'ils commettent une double faute, et parce qu'ils ne renoncent point à leurs erreurs, et parce qu'ils essaient d'obscurcir, à force de calomnies, la sainteté du serviteur de Dieu. Mais nous le justifierons avec le secours de la grâce divine. En quoi consiste donc cette calomnie ? – C'est par force, nous dit-on, que Dieu attire l'Apôtre à lui. – Et par quelle force, ô homme ? – Il lui a fait entendre une voix d'en haut. – Croyez-vous bien qu'il l'a appelé d'en haut ? Eh bien, il vous appelle aujourd'hui par cette même voix, et vous ne l'écoutez pas. Il ne s'agit donc point de nécessité imposée; s'il y avait eu nécessité, il vous faudrait vous aussi y céder; et, comme vous ne le faites pas, il en résulte évidemment que l'Apôtre était parfaitement libre quand il a obéi.

Pour vous faire bien comprendre que la vocation, tout en contribuant beaucoup au salut de Paul, de même qu'à celui de tous les autres hommes, ne l'a pas néanmoins dépouillé de tout mérite et de toute action volontaire digne de louanges, n'a blessé en aucune manière son libre arbitre, de telle sorte que sa conversion a été pleinement volontaire de sa part, qu'elle est due à la spontanéité de ses bons sentiments, j'aurai recours à un exemple propre à éclaircir cette matière : Les Juifs entendent une voix qui vient d'en haut, non point la voix du Fils, mais du Père, qui, sur les bords du Jourdain, parle en ces termes du Christ : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé;» et les Juifs de dire : «Celui-ci est un imposteur.» (Mt 3,17; 27,63) Voyez-vous cette lutte ouverte ? voyez-vous cette résistance marquée ? voyez-vous comment il est toujours besoin de sentiments droits, d'une âme sincère et libre de tout préjugé ? Une voix retentit dans un cas, une voix retentit dans l'autre. Saul obéit, les Juifs résistent; et ceux-ci n'entendent pas seulement une voix; l'Esprit leur apparaît encore sous la forme d'une colombe. Parce que Jean donnait le baptême et que le Christ le recevait, de crainte que les spectateurs, s'arrêtent aux apparences humaines, estimassent le premier supérieur au second, une voix se fit entendre qui établissait la différence de l'un et de l'autre. Et comme on n'aurait pu savoir ainsi à qui s'appliquaient ces paroles et cette voix, le saint Esprit descendit sous la forme d'une colombe sur la tête du Christ, lui appliquant alors les paroles du Père. Ainsi, Dieu proclame par cette voix la dignité de son Fils; il le désigne par l'Esprit; après cela Jean dit : «Je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaussure.» (Luc 3,16) Une infinité de paroles et d'œuvres se joignent à ces témoignages, et toutes ces choses laissent les Juifs dans leur aveuglement; ou plutôt, ils les voient, mais ils n'ajoutent foi à aucun de ces faits, livrés qu'ils sont aux stupides préjugés de la multitude. De là

ces paroles de l'Évangéliste, que plusieurs d'entre les Juifs croyaient en Jésus, et qu'ils ne le confessaient pas, à cause des chefs, de crainte d'être chassés de la synagogue. De son côté, le Christ disait : «Comment pourriez-vous croire, vous qui cherchez la gloire les uns des autres, et ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ?» (Jn 5,44) Il n'en est point de même de Paul : il lui suffit d'entendre une seule fois la voix de celui qu'il persécute, pour se rendre aussitôt, pour se soumettre sans délai, pour se convertir sans aucune réserve.

Si vous ne deviez point être fatigués par la durée de ce discours, je vous entretiendrais d'un exemple encore plus concluant. Les Juifs entendirent le Fils; ils l'entendirent comme Paul l'a entendu; ils l'entendirent dans une circonstance semblable à celle où Paul l'entendit, et néanmoins ils ne crurent point en lui. De même que Paul, au plus fort de sa fureur, au plus fort de ses violences et de ses attaques contre les disciples, entendit la voix du Sauveur, c'est ainsi que les Juifs l'entendirent. En quel temps et en quel lieu ? Ils étaient sortis la nuit avec des torches et des flambeaux, pour s'emparer de Jésus, s'imaginant n'avoir à s'emparer que d'un homme ordinaire. Désirant leur apprendre quelle était sa puissance, de plus qu'il était Dieu, et qu'ils regimbaient contre l'aiguillon, Jésus leur dit : «Qui cherchez-vous ?» (Jn 18,4) Ils étaient debout devant lui et près de lui, et ils ne l'apercevaient pas; et c'est celui-là même qu'ils cherchent, qui les conduit comme par la main là où ils le trouveront, leur enseignant ainsi qu'il vient de sa pleine volonté au-devant de la passion, et que, s'il n'eût voulu le permettre, ils ne seraient jamais venus à bout de leur dessein. Et comment en seraient-ils venus à bout, eux qui étaient incapables de le trouver ? Que dis-je, de le trouver ? Quoique près de lui, ils ne purent même le voir : non seulement ils ne purent s'apercevoir de sa présence, mais en répondant à sa question, ils ne savaient même pas à qui ils s'adressaient, tant étaient épaisses les ténèbres qui couvraient leurs yeux. Ce n'est pas tout encore; d'une parole, le Sauveur les jette à la renverse; dès qu'il eut dit : «Qui cherchez-vous ?» ils tombèrent tous, à cette voix, en arrière. Si Paul fut renversé par la voix du Sauveur et jeté contre terre, il en fut de même des Juifs. Paul ne voyait pas celui qu'il persécutait; les Juifs ne voyaient pas celui qu'ils venaient chercher. C'est pendant le cours de sa fureur que Paul est aveuglé; c'est aussi pendant le cours de leur fureur que les Juifs le sont également. Paul allant charger de chaînes les disciples, les Juifs allant charger le Christ de liens, subirent le même sort. Ici des liens, et là des liens; ici une persécution, et là une persécution; ici un aveuglement, et là un aveuglement; ici une voix, et là une voix; enfin, dans les deux cas, la puissance que le Christ déploie est la même, les remèdes sous les mêmes.

Mais il n'en fut point ainsi des résultats; il y eut entre ces malades une bien grande différence. Quelle insensibilité, quelle ingratitude que celle des Juifs ! Ils tombent à la renverse, ils se relèvent, et ils poursuivent leur dessein violent. N'étaient-ils point, en vérité, plus insensibles que des pierres ? Pour leur montrer que c'est bien lui qui leur a adressé la question : Qui cherchez-vous ? et qui les a renversés contre terre, le Christ leur dit de nouveau, dès qu'ils se sont relevés : «Qui cherchez-vous ?» et ils répondent : «Jésus.» Il reprend : «Je vous ai dit que c'est moi,» (Jn 18,6) comme s'il leur disait : Sachez-le bien, c'est moi qui tout à l'heure vous ai demandé qui vous cherchiez, et qui vous ai jetés à la renverse. Mais tout cela ne leur servit de rien, et ils persistèrent dans leur endurcissement. Rapprochez les unes des autres toutes ces circonstances, et vous serez persuadés que la conversion de Paul a été l'effet, non de la nécessité, mais d'une âme droite et d'une conscience sincère.

6. Si je pouvais compter sur votre bonne volonté et sur votre patience, je toucherais encore un point étroitement lié au sujet présent, et qui démontrerait invinciblement la pleine liberté de Paul dans sa conversion au Seigneur. Paul vint un jour à Salamine, ville de Chypre, et y trouva un magicien qui agissait sur le proconsul Sergius en un sens opposé aux desseins de l'Apôtre. Rempli du saint Esprit, il lui dit : «Ô homme plein de ruses et de perfidie, enfant du démon, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur ?» (Ac 13,10) Voilà comment parle le persécuteur. Glorifions celui qui l'a ainsi changé. On vous racontait auparavant qu'il ravageait l'Église, qu'il entraînait dans les maisons, qu'il en arrachait les hommes et les femmes, qu'il les plongeait dans des cachots. Voyez maintenant avec quelle hardiesse il parle pour l'Évangile : «Ne cesseras-tu donc pas de pervertir les voies droites du Seigneur ? Maintenant voilà la main du Seigneur sur toi; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil pendant un temps marqué.» (Ac 13,10-11) Le remède qui lui avait rendu à lui-même la vue, il l'applique au magicien; mais celui-ci reste dans son aveuglement. Ce qui montre que la vocation seule de Paul ne l'attira point vers le Christ, et qu'il fallut encore la libre volonté. S'il eût suffi de la privation de la lumière pour opérer ce changement, la même chose aurait dû arriver à propos du magicien. Pourtant il n'en fut point ainsi : le magicien fut frappé de cécité, et le proconsul, témoin de ce prodige, embrassa la foi. L'un reçut le remède, et l'autre recouvra la vue. Voyez-vous l'importance des bonnes dispositions de l'âme, et le mal que produisent une résistance opiniâtre et la dureté

de cœur ? Le magicien devient aveugle, et il n'en retire aucun avantage, persistant dans son incrédulité; le proconsul, au contraire, connaît le Christ.

Que la conversion de Paul ait été pleinement spontanée et volontaire, nous l'avons suffisamment démontré. Ce dont je voudrais que vous fussiez profondément convaincus, c'est que Dieu ne fait point de violence à ceux qui ne veulent point de la vérité, et qu'il entraîne ceux-là seulement qui y consentent, De là ces paroles : « Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire. » (Jn 4,4). Mais pour attirer quelqu'un, il faut qu'il y consente; il faut que du sol où il est étendu, il tende la main. Non, Dieu ne fait violence à personne; si, quand il veut nous sauver, notre volonté s'y refuse, notre salut est gravement compromis; non que sa volonté soit impuissante, mais parce qu'il ne veut violenter personne. Examinons ce sujet un instant; car souvent bien des personnes cherchent une excuse à leur négligence dans ce misérable argument, et, quand on les exhorte à recevoir le baptême, à se convertir à des sentiments meilleurs, à changer de conduite, elles répondent dans leur lâcheté et leur mauvais vouloir : Si Dieu le veut, il m'en donnera l'idée, et je me convertirai. Je ne leur en fais point un crime assurément, je les approuve même hautement de recourir à la volonté de Dieu; mais je désirerais qu'elles fissent ce qui est en elles, avant de dire : Si Dieu le veut. Si vous vous plongez dans l'engourdissement et dans la torpeur; si vous ne vous appliquez point aux bonnes œuvres, vous aurez beau mettre en avant la volonté de Dieu, vous n'obtiendrez aucune des choses dont vous avez besoin. Comme je le disais tout à l'heure, Dieu ne convertit jamais personne par contrainte et par force. Sans doute il veut que tous les hommes soient sauvés, mais il n'y contraint personne. « Il veut, dit Paul, que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » (I Tim 2,4) Et comment tous les hommes ne sont-ils point sauvés, si Dieu veut leur salut ? Parce que la volonté de tous les hommes n'est point conforme à la volonté de Dieu, et que Dieu ne violente personne. C'est ainsi qu'il dit à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et tu ne l'as point voulu ! » Et qu'en résulte-t-il ? « Voilà que votre maison sera laissée déserte. » (Luc 13,34-35)

Vous le voyez, quoique Dieu veuille nous sauver, si nous ne nous y prêtons volontiers, nous restons dans la voie de la perdition. Ce n'est point contre le gré de l'homme, ni contre sa volonté, je ne cesse de le dire, que Dieu est disposé à le sauver; il veut son adhésion et son consentement. Dans la domination que les hommes exercent sur leurs esclaves, ils n'ont point égard à la volonté de ces derniers. C'est que, dans leur domination, ils cherchent non le bien des esclaves, mais leur propre avantage. Dieu, qui est au-dessus de tout besoin, veut nous faire voir que, s'il réclame nos services, ce n'est pas que rien de ce qui nous appartient lui soit nécessaire, et qu'il se propose uniquement notre intérêt, que dans toutes ses actions il recherche nos avantages et non son utilité. Lors donc que nous nous appliquons à le servir de bon gré, spontanément et avec reconnaissance, il nous reçoit avec amour; mais il se garde bien de nous contraindre et de nous forcer lorsque nous résistons et que nous nous éloignons de lui; établissant par là cette vérité que ce n'est point à lui à nous remercier de nos services, mais à nous d'accepter avec gratitude son empire. Instruits sur ce point, appliquons-nous à considérer la miséricorde de notre Maître et à mener une conduite aussi digne qu'il nous sera possible de sa propre bonté, afin de mériter le royaume des cieux. Puisse nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, auquel gloire et puissance soient, ainsi qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.